victoire

SAMEDI 06 OCTOBRE 2012 MAGAZINE N° 258 LE SOIR

SHOOTING EXCLUSIF

VICTORIA ABRIL

PASSE DU RIRE AU DRAME

SPÉCIAL BEAUTÉ

NOUVEAUX GESTES

NOUVEAUX SOINS

NOUVELLES COULEURS

LA BOMBE ESPAGNOLE

Un pied en Espagne et l'autre en France, Victoria Abril se partage avec un égal bonheur entre drame et comédie. Et de passage à Bruxelles, elle s'emballe quand on lui propose un shooting mode dans l'univers de Lisa Carletta.

Par Gilles Bechet. Photos Lisa Carletta, assistée par Laurianne Kuhn. Stylisme Pigo. Coiffure et maquillage Urteza Da Fonseca. Retouches Antoine Melis. Photos réalisées à l'hôtel Warwick Barsey, 381–383 av. Louise, 1050 Bruxelles, www.warwickbarsey.com
Adresses p. 64.

Robe, collection personnelle.
Bracelet composé d'émeraudes Cabochon, Bogh-Art, 95.000€.

Robe bustier Black Carpet, Paule Ka, 1250€.
Chapeau, Elvis Pompilio, 450€.
De gauche à droite : Bagues Nudo large en tourmaline verte, Nudo large en topaze bleue, Tabou en péridot, Tabou en topaze blanche, Tabou en tourmaline et Nudo (petite) en tourmaline verte, Pomellato, 2160€, 2160€, 7200€, 2710€, 2195€ et 1565€.

Vous êtes à l'affiche de « Louves », le dernier film de Teona Mitevska. Qu'est-ce qui vous a poussée à dire oui ?

L'histoire. C'est le scénario qui m'a bluffée. Tout a commencé par la rencontre avec les sœurs Mitevska. Six mois plus tard, elles m'ont envoyé le scénario. Dès la première séquence, je trouvais ça tellement fort que je ne pouvais plus respirer. J'ai dû reprendre mes esprits avant de continuer. Je n'avais jamais lu une séquence aussi forte en contenu alors qu'on en voit si peu. Ensuite, j'ai été prise par ces deux histoires de femmes, qui se développent dans deux pays différents et ne se rencontrent qu'à la fin. J'avais vu les deux films précédents de Teona. J'ai adoré son écriture très maîtrisée, son sens du cadrage et du rythme. C'est vraiment du vrai cinéma.

Helena, c'est vous ?

Quand je lis, je suis une spectatrice qui se laisse emporter par l'histoire. Pour me préparer au rôle, j'ai eu le temps qu'il fallait pour rassembler tous les éléments et mettre de l'ordre. Il faut dire aussi que le rôle était du sur-mesure pour moi. Elle l'avait réécrit après m'avoir rencontrée. Je ne le savais pas, elle me l'a seulement dit à l'occasion de la première du film au festival de Valence.

> « En Espagne, j'ai plus l'image d'une comédienne dramatique. »

Le tournage s'est déroulé en Macédoine, vous connaissiez cette région ?

C'est incroyable comme la Macédoine ressemble à l'Andalousie, avec la mer en moins et des lacs pour compenser. J'y ai trouvé le même côté organique où il suffit d'une tomate pour embaumer toute une pièce.

Ça vous a rappelé votre enfance ?

Aux quatre heures d'avion s'ajoutaient quarante ans de retard. On est dépaysé, pas géographiquement, mais dans le temps. J'avais des souvenirs qui me passaient par la tête et me ramenaient en arrière. Se retrouver dans une petite maison entourée de cochons, c'était l'Andalousie des années 60. Comme en même temps, je tournais dans les Alpes « Mince alors ! », la comédie de Charlotte de Turckheim, je passais de la comédie au drame et j'avais aussi la sensation de passer d'un siècle à l'autre.

Mais vous êtes une des rares actrices qui est aussi crédible dans le drame que dans la comédie. Pourquoi selon vous ?

C'est une chance de pouvoir passer d'un registre à l'autre. Il faut veiller à bien trouver ses repères et ne pas s'emmêler les pinceaux. Une fois qu'on y est, c'est une grande richesse. Le drame m'a donné de la profondeur pour jouer la comédie et la comédie de la légèreté pour jouer le drame.

Vous n'êtes pas perçue de la même façon ici et en Espagne ?

Quand je suis arrivée en France, j'ai tourné quelques polars, puis j'ai rencontré Jugnot et la bande du Splendid, et ce sont ces rôles-là qui ont marqué les gens. Puis on a continué à m'en proposer. En Espagne, j'ai plus l'image d'une comédienne dramatique. C'est formidable et en même temps, c'est un peu rageant. Cette année, je vais faire un drame en Espagne. Je gère bien cette alternance entre drame et comédie. Un jour poisson et un jour viande, c'est bien de changer le menu. Et puis pour les gens, c'est bien de les surprendre en étant là où ils ne vous attendent pas.

Comment vivez-vous la situation économique en Espagne ?

Les artistes sont les premiers à souffrir de la crise, surtout dans le cinéma. Ça fait trente ans qu'on vit la crise en Espagne. D'abord après Franco, on avait des histoires, mais on n'avait pas d'argent ni de techniciens. Maintenant, les premiers budgets qui ont sauté, ce sont les budgets cinéma et télévision. On en a vécu des crises et on a tous survécu. Je suis persuadée qu'on survivra encore.

Un artiste peut-il faire quelque chose ?

On ne peut qu'attendre que le téléphone sonne. Je ne peux pas prendre mon téléphone et appeler un réalisateur pour qu'il me prenne dans son film. Je ne peux pas aller au magasin m'acheter un rôle pour un film. Et puis politiquement, je ne m'exprime pas. Je vis dans un pays où je n'ai pas le droit de vote et je n'habite plus dans un pays où je peux voter. De toute façon, les politiciens, ça va, ça vient. Et cette crise, c'est un taureau difficile à toréer.

Avant votre première audition à l'âge de 16 ans, vous vous destiniez à la danse classique. Quel a été le déclic ?

C'est un peu un hasard, j'ai suivi les conseils de mon prof de danse. Après une audition, j'étais prise. Comme je n'avais pas fait d'études

de comédienne, j'ai fonctionné à l'intuition. Et l'intuition, tu l'as ou tu ne l'as pas et si tu l'as, c'est pour toute la vie. Venant de la danse classique, j'ai trouvé le cinéma bien plus facile, on n'a pas mal, on s'occupe de toi. La transition a été très rapide. Et j'ai appris mon métier sur le tas. Maintenant, je commence à être à l'aise. Pour la série télévisée « Clem », on tourne quatre épisodes dans la foulée et j'y arrive sans me tromper de séquence. C'est un beau résultat.

Après 40 ans, les rôles manquent pour les actrices. Qu'en pensez-vous ?

C'est vrai. La quarantaine, c'est un passage où les scénarios sont moins intéressants. Je m'en suis sortie grâce à la musique, sinon, j'aurais déprimé grave. Quand c'est toi qui écris les chansons et diriges les musiciens, tu es seul maître à bord. C'est un peu comme au cinéma, sauf qu'on raconte des histoires en trois minutes au lieu d'une heure et demie, et puis on chante au lieu de parler. Le résultat n'est pas très éloigné. Ça a été beaucoup de travail. J'espère avoir le temps, le courage et le talent de sortir mon troisième album, « Interlocal ».

Vous doutez encore de vous ?

Tout le temps. J'ai entamé cet album, inspiré par mes carnets de voyages, en 2000. Puis je l'ai laissé de côté. J'ai déjà fait des maquettes, mais je dois trouver d'autres arrangements. Je n'y ai plus touché depuis trois ans. Si je le reprends, je ne peux plus reculer. Pour faire de la musique, il faut avoir le temps. Je peux tourner deux films en même temps et passer de l'un à l'autre sans problème. Mais quand on travaille sur la musique, c'est difficile de changer de registre. L'ordinateur continue à tourner. Que tu sois dans ton lit, que tu manges ou que tu sois dans la rue, tu as toujours des mélodies dans la tête.

Avez-vous envie de passer de l'autre côté de la caméra ?

Pour « Louves », j'ai fait un making of avec les images de ma petite caméra digitale. Sur le tournage, il y avait quinze nationalités et ça parlait toutes les langues, une vraie Tour de Babel. J'ai trouvé ça tellement stimulant, une belle métaphore de l'Europe, que j'ai voulu en garder des traces. J'ai sorti une petite caméra digitale et j'ai commencé à filmer. À la moitié du tournage, ils m'ont proposé de réaliser un making of. J'ai pris le matériel que j'avais déjà pour voir ce que je pouvais en tirer et j'ai continué avec une structure en tête. Je suis assez contente du résultat. Ce n'est pas un making of traditionnel avec des interviews de gens qui disent combien ils ont été contents de tourner avec machin. Ici, c'est plus un film d'ambiance. Pour certaines séquences, je me suis filmée. Il y a une voix off, pas pour raconter ce qu'on voit, mais d'autres choses.

C'est le début d'une autre carrière ?

Ça m'a bien plu, mais c'était un accident né par nécessité. Il n'y avait pas de making of et j'avais une caméra et des images. Pour le film de Charlotte de Turckheim, j'ai aussi fait un making of. Pour la fiction, je n'en vois pas la nécessité ni le besoin. Pour le moment en tout cas.

> « Cette crise, c'est un taureau difficile à toréer. »

Pour ce shooting de Victoire, vous avez amené des pièces de Jean-Paul Gaultier, un styliste à qui vous êtes toujours restée fidèle...

Ça fait trente ans que ça dure. C'est le seul couturier dont j'ai été fan et que j'ai porté à 20, 30, 40 et 50 ans. Il m'épate pour ses formes, la diversité de ses matières et son humour. Quand il fait des jupes, elles sont hyper-bien coupées et ajustées. J'en suis fan pour la vie et pour le travail. Quoi que je fasse, il est toujours bon. ★

QUI ?

1959 Naissance à Madrid le 4 juillet.
1975 « Obsession », Francisco Lara Polop.
1976 « La rose et la flèche », Richard Lester.
1977 « Cambio de sexo », Vicente Aranda.
1983 « La Lune dans le caniveau », Jean-Jacques Beineix.
1985 « Max mon amour », Nagisa Oshima.
1988 « La Loi du désir », Pedro Almodóvar.
1990 « Attache-moi ! », Pedro Almodóvar.
1992 « Talons aiguilles », Pedro Almodóvar.
1995 « Gazon maudit », Josiane Balasko.
2012 « Mince alors ! », Charlotte de Turckheim.

QUOI ?

« Putcheros do Brasil », 2005 et 2006.
« Olala », RCA, 2007.

ACTU

« Louves » (The woman who brushed off her tears), Teona Mitevska, sorti en salles le 03/10.

Robe dorée en mousseline lamée, Vanessa Seward pour A.P.C., 420€.
Chapeau, Elvis Pompilio, 600€.
Collier gourmette collection 67, Pomellato, 3.200€.

LUI
Costume deux pièces, Hackett, 1050€.
Chaussures en veau glacé, Louis Vuitton, 530€.

Victoria Abril

LA PÉTILLANTE VICTORIA MÉRIDA ROJAS, ALIAS ABRIL, EST DÉJÀ DE RETOUR SUR LES ÉCRANS DANS LOUVES. L'OCCASION D'ÉVOQUER AVEC ELLE SES MULTIPLES FACETTES, SON QUOTIDIEN SURCHARGÉ ET SON APPÉTIT DE LA VIE.

Texte Pascal Stevens / Photos Doc et Shutterstock

«Je m'occupe depuis dix ans d'une association qui prend en charge des orphelins au Ghana. Je suis très fière de ça. J'ai même peint des tableaux qu'on a vendus pour la financer.» (Orphelinats d'Afrique. www.oafrica.org)

«Je me suis lancée dans la chanson à 45 ans. En Europe, en dehors de la France et l'Espagne, c'est maintenant la chanteuse qu'on vient voir.»

«Dans *Louves*, j'apparais sans maquillage. Mais qui penserait à se maquiller après avoir vu son fils sauter par-dessus le balcon?»

Un drame après une comédie. Vous aimez désarçonner le public. Ça dépend dans quel pays. Pour le public espagnol, je suis Isabelle Huppert! Une actrice qui a fait une centaine de films, dont 90 % de drames et de tragédies. En France on ne retient que mes comédies. Et dans le reste de l'Europe, je suis considérée comme une chanteuse.

Une chanteuse qui bouscule aussi volontiers son public. C'est le plaisir de toujours arriver là où ne m'attend pas. Pour mon premier album (en 2005), j'ai fait de la bossa nova. Pour le deuxième, du flamenco sur des chansons françaises de mon enfance. Donc, rien à voir. Dans le troisième, je mettrai des chansons bien à moi. J'y travaille, mais par périodes: je n'ai pas le temps.

Comment ça, pas le temps? Mais non! Avec *Clem*, la série télé que je tourne en France (depuis 2009) et cette année, *Louves* et *Mince alors!*, que j'ai faits en parallèle, j'ai été tout le temps occupée.

La France, c'est un vrai pays d'adoption? Oh oui. J'habite d'ailleurs à Paris depuis trente ans. J'y ai élevé mes enfants, qui ont maintenant 20 et 22 ans. L'un y étudie toujours, l'autre est à Londres.

Vous les conseillez? Ils suivent leur voie. On verra. Moi, je voulais être danseuse, je suis actrice et chanteuse, alors... La seule chose que je leur ai dite, c'est d'être les meilleurs. De nos jours, seuls les très bons et les excellents ont du travail.

Un couturier favori? Bien sûr. Je reste fidèle et fan de Gaultier. Cela dit, je peux passer une semaine à la maison avec le même t-shirt et le même pantalon. Je suis tellement obligée de trouver des looks pour mon travail, la promotion, les festivals... que parfois, ça fait un bien fou.

De la Belgique, vous connaissez? Bruxelles. Mais pour mon premier album, j'ai aussi chanté cinq fois en Wallonie. Mais pas le temps de visiter: c'est chaque fois le marathon.

Une semaine-type de Victoria Abril, ce serait quoi? Ouh... J'ai énormément de choses à faire. Plein de rendez-vous. De lectures. Et puis, je suis maman, j'ai une maison. En fait, je n'ai pas le temps d'avoir des hobbies.

Il y a quelques semaines, ce fut pour tout le monde la rentrée. Mais la rentrée pour un acteur... Ça n'existe pas. C'est la rentrée tout le temps. Tant mieux, car je ne suis jamais inactive. Chez moi, ça éclate.

Victoria Abril, actrice explosive? Plutôt instinctive. J'ai tendance à faire, puis à réfléchir. Je dépense beaucoup de neurones à tenter d'organiser mon bordel personnel.

Un objet fétiche? Plus maintenant. Plus le temps d'être superstitieuse. Ah si, mon ordinateur, peut-être. Mais je ne suis pas branchée électronique. Facebook, les tweets, très peu pour moi. Même mon site, je l'ai créé pour qu'on me puisse me contacter, mais je ne m'en occupe pas. Il me faudrait un bon webmaster.

Qu'est-ce qui vous fascine dans la vie? La vie! Voir jusqu'à quel point je suis disposée, prête à en profiter, et à fond. En fait, ce sont les vacances qui m'emmerdent.

Votre signe astrologique correspond à votre personnalité? Ah, Cancer ascendant Scorpion... Je crois qu'il convient, oui. Le Cancer avance à reculons. Je fais ça dans le train. Dos à la destination. Je suis une lâche qui fuit vers l'avant... ▮

> SON ÂGE 53 ANS. > SIGNE ASTROLOGIQUE CANCER. > A DÉBUTÉ PAR LA DANSE CLASSIQUE À 7 ANS. ENCHAÎNÉ AVEC LE CINÉMA À 14. LA TÉLÉ (COMME ANIMATRICE DE JEUX) À 17. ET LA MUSIQUE À 45. > SON ACTU MAMAN DÉSEMPARÉE DANS *LOUVES*, ACTUELLEMENT À L'AFFICHE. > SON SITE WWW.VICTORIA-ABRIL.COM

« Je suis profondément

On se souvient de Victoria Abril en muse de Pedro Almodóvar, égérie de la nouvelle vague espagnole. La cinquantaine, elle revient au cinéma après avoir éduqué ses enfants. Nourrie de ses rôles accumulés frénétiquement. Enfin prête à parler d'elle.

Elle entre tel un courant d'air dans la suite de l'Amigo où se déroulent les entretiens pour la promotion de son dernier film, *Louves*, en salles le 7 octobre. Victoria Abril est telle qu'on se l'imaginait, héroïne éternelle des films de Pedro Almodóvar. L'apparence à la fois classe et excentrique. La spontanéité naturelle et les répliques vives. Avant de se confier, la voix rauque, elle allume une cigarette. Américaine. *« Du tabac comme avant, pas avec toutes ces mierdas que l'on a ajoutées »*, sourit-elle. Alors, la fumée expulsée, elle peut se confier. En français, avec des zestes d'espagnol.

Vous êtes une image, une icône…
(Elle rit) *Si vous le dites… Je ne veux pas vous contrarier. Et si vous me faites de la pub, en plus…*

Vous incarnez deux décennies…
Même trois décennies !

… oui, trois. Mais vous avez surtout été pendant deux décennies l'incarnation de la Movida espagnole, ce courant de liberté consécutif à la chute de la dictature de Franco.
Bien sûr, j'ai été en plein dedans. J'avais à peine une vingtaine d'années.

Une période, où tout était possible ?
La Movida *était une période d'effervescence inévitable. Tout le monde était concerné, ce n'était pas limité à quelques happy few. C'était une respiration immense après quarante années de ceinture. Des êtres enfin libres.*

Une ère d'intense créativité artistique.
Oui, mais tout le monde était créatif. Ce n'était pas juste quelques artistes : tout le monde voulait sortir de la cage. On a appelé cela la Movida *parce que cela bougeait, ce n'était pas limité à une rue ou à un quartier…*

Vous en étiez la figure emblématique.
Disons qu'à l'époque, je faisais quatre films par an, dont plus de la moitié en Espagne. J'ai tourné avec tous. Le dernier arrivé, c'était Pedro, en 1989…

L'œuvre de Pedro Almodóvar a été très importante pour la diffusion de votre image dans toute l'Europe.
Oui, oui. Et cela a surtout été important pour lui. C'était alors une figure espagnole qui pointait son nez dans les festivals mais il était loin de ce qu'il est maintenant, mondialement connu. Mais déjà à l'époque, un film d'Almodóvar, c'était un an de tournage, un an de promotion. C'était très intense.

Comment revoyez-vous cette période d'explosion ? Vous êtes nostalgique ?
Certainement pas nostalgique. Je ne regarde pas souvent en arrière. Par peur de ne pas voir le trou devant, n'est-ce pas ? Mais Almodóvar, c'était ma trentaine, assez folle. J'en avais marre des drames. Lui, c'était le mélodrame, la "tragicomedia", ce mélange de genres qui fait le tampon Almodóvar. Cela m'amusait beaucoup, cela parlait de trucs terribles mais de façon décalée. C'était parfait… Au fond peut-être que dans les années 1980, je n'étais pas encore assez mûre pour le comprendre. Pour tout comprendre, d'ailleurs. Avec Almodóvar, le mode d'emploi est un peu compliqué : il faut faire ce qu'il demande mais en même temps, il faut le surprendre, il faut faire ce qu'il veut mais pas ce qu'il dit, obéir mais éviter qu'il ne s'ennuie.

Tout cela correspond bien à votre image, finalement ?
Oui, absolument. J'ai fini par bien l'attraper. Il faut dire que j'avais commencé à travailler en 1974. Avant la Movida, *il y avait déjà eu* el Destape, *la transition… Quand notre période a commencé, cela faisait quinze ans que je tournais quatre films par an, j'avais quand même* un poquito de experiencia.
Almodóvar est venu me voir pour la première fois en 1984. Il m'avait proposé de faire Qu'est ce que j'ai fait pour mériter ça, *que j'ai refusé. Je lui ai fait un petit coucou dans* la Loi du désir. *Après il a fait* Femmes au bord de la crise de nerfs, *je ne l'ai pas suivi parce que je ne trouvais pas cela assez bien. Puis est arrivé* Attache moi ! *et là je n'ai pas pu refuser. C'était trop bien… Nous avons eu dix ans de fiançailles et en cinq ans, on a fait trois enfants.* Intenso.

Vous avez encore des contacts ?
Oh, lui est toujours en Espagne, on se voit de temps en temps dans des festivals… Mais non. Pedro ne maintient pas trop de relations avec ses ex.
Quand la Movida *a commencé à décliner, je suis partie habiter en France, en 1982. Je me suis installée à Paris pour vivre mon histoire d'amour. Mais j'ai continué à tourner en Espagne, au Portugal, en Italie… J'ai adhéré à l'Europe de Maastricht depuis ses débuts. J'ai travaillé à peu près partout sur notre continent. Très peu aux Etats-Unis parce que ce n'était pas trop mon truc. Pour la musique ensuite, ce fut pareil.*

Vous vous sentez européenne ?
Oui, je me sens vraiment très bien en Europe. Le film qui nous enchante aujourd'hui est un film macédonien en coproduction avec la Slovénie, l'Allemagne et la Belgique. Nous étions quinze nationalités différentes sur le tournage. Il y a une richesse incroyable en Europe, un décalage, des contrastes énormes aussi. Le film se déroule pour moitié en France, pour moitié en Macédoine et j'avais l'impression là-bas de me retrouver dans mon Andalousie des années 1960. Sans bouger d'Europe, tu peux aller quarante ou cinquante ans en arrière.

La Macédoine, ou la nouvelle Europe ?
Ils n'ont pas la même religion, ils sont orthodoxes, c'est très différent. Mais voilà, cette géographie fait partie de mon ADN, je ne sais pas pourquoi. Ma mère était de Malaga, mes grands-parents étaient Irlandais, j'ai fait des enfants avec un Français. Tu vois, l'Europe me fascine par sa richesse de tout, par ses langues, ses histoires multiples, ses différences. De toute façon, je me sens bien dès qu'il y a de l'inconnu, du nouveau, du décalage, dès que l'on sort de la réalité plombée. J'ai l'obligation d'être heureuse là où je suis. Partout.

Pourquoi détestez-vous les Etats-Unis ?
Je suis plurielle, ouverte, mais là-bas, je suis malheureuse. Et j'ai mal à l'estomac. Ils bouffent trop mal… J'ai de l'acidité dans l'estomac. Au bout d'une semaine, je ne prends plus que le petit-déjeuner, je perds du poids. Même leur café, il est mauvais ! Pour trouver un petit expresso sympathique, il faut faire des kilomètres. On n'a pas le même sens de l'humour non plus. J'ai du mal à raconter des blagues et à les faire se marrer. Je les trouve très kitsch en plus.
En Europe, il y a un patrimoine commun au-delà de la diversité. Europa es une cruzeira de caminos ! *Nous avons tous du sang venu d'ailleurs. Même au fin fond de l'Est, il y a quelque chose qui te rappelle que tu es…* home.

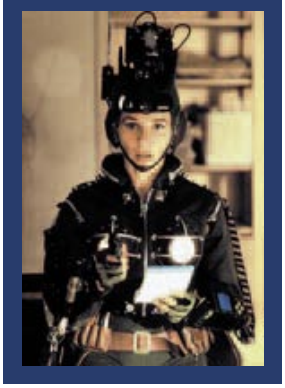
Vous avez vécu une période extraordinaire pour l'Espagne. Que vous inspire la terrible période de crise actuelle ?
L'envie de travailler ! De ne pas y penser ! Bien sûr que cela me touche. Mais je suis sûr que cela va passer. On va se serrer tout, les poignets, la ceinture… Cela fait vingt ans que l'on ne cesse de dire que nous sommes en crise. Pour moi, les Etats-Unis d'Europe sont inévitables ! Paris, c'est ma maison et le reste, c'est mon jardin. Tout est proche.

Vous êtes une indignée ?
Non, je suis plutôt du genre à être dans l'acceptation des choses telle qu'elles viennent et de faire du mieux que l'on peut. Cela ne sert à rien de se biler, de s'empoisonner le sang. Et puis nous, actrices, nous sommes là pour donner le moral aux autres, pour les aider à vivre, à supporter la réalité. Les films, c'est comme une aspirine : grâce à ça, pendant deux heures, tu n'as pas mal à la tête.

Vous donnez beaucoup de vous ?
Oui, c'est une question d'égoïsme aussi. Je préfère donner que recevoir. Parce qu'en échange, tu reçois quand même des milliers de gestes d'amour. Je suis une privilégiée de la vie et je le sais. Je ne peux pas râler, moi. Plus que jamais. Je fais un travail que j'adore, qui fait du bien aux gens, qui me permet d'échapper

Victoria Abril

Né le 4 avril 1959 à Madrid, Victoria Mérida Rojas passe son enfance sous le soleil d'Andalousie. Elle a seize ans quand le dictateur Franco meurt, en 1975. Danseuse, elle change son nom en Victoria Abril et se lance dans le cinéma. Frénétiquement. Elle tourne avec toute la nouvelle vague espagnole en pleine Movida. Elle obtient la reconnaissance internationale en 1990 avec « Attache-moi ! » sous la direction d'Almodóvar, avec Antonio Banderas. Depuis, elle a multiplié les classiques : « La lune dans le caniveau », « Talons aiguilles », « Kika », « Gazon maudit »… Elle revient après avoir pris un peu de recul.



européenne »

à la cruda realidad, *de vivre un autre monde, de sortir de la* routina… *Avec mes fictions, j'arrive à vivre d'autres vies, à être d'autres femmes, à sentir ce qu'elles ressentent. C'est mieux que d'aller chez le coiffeur, ça… Tu te donnes des vacances. Tout ce que tu trouves, tout ce que tu manges, tout ce que tu décides, c'est pour ton personnage. Tu comprends ? Après, cela part, on t'en donne des nouvelles. Cela appartient aux autres. Et chaque personne a une vision différente du même film, prend ce qui l'arrange. Je dis souvent que l'on devrait appartenir au ministère de la Santé plutôt qu'au ministère de la Culture. Les films, les disques, cela rend la vie plus légère.*

Mais vous avez joué dans des films graves aussi. Le dernier en fait partie…

Oui. Mais quand c'est beau, c'est beau. Que d'émotions !

Vous êtes marquée par les émotions ?

Disons qu'il n'y a que cela qui m'intéresse, plutôt ! (Elle rit). *Les vraies, les fausses, les fictives, les réelles…*

Vous vous décririez comment ?

Comme un caméléon. L'extérieur, je fais avec, je me colorie de la couleur du sofa sur lequel je suis assise.

Vous avez été nommée onze fois aux Goya, les Césars espagnols.

Combien, je ne sais pas. Je l'étais chaque année au début. Mais c'était impossible qu'il en soit autrement, je tournais tellement… Mais je n'ai eu le prix qu'une fois, en 1987.

Vous êtes éternelle aux yeux des gens ?

C'est notre métier. Je peux crever la gueule ouverte mais mes films, eux, resteront. Même des films d'auteur très beaux qui n'ont pas eu de succès mais dont on reparlera… Louves *sera dans ce registre. C'est en donnant ma confiance à des jeunes réalisateurs que demain, on aura du bon cinéma. Il faut que cela se renouvelle, on ne peut pas toujours faire les mêmes histoires avec les mêmes réalisateurs et les mêmes acteurs. Pedro Almodóvar était un enfant terrible de l'underground à ses débuts, la profession ne voulait pas de lui. Attends… avec nos films, on a été nominé treize fois pour chaque film mais on n'a jamais eu de prix. Et maintenant, c'est Pedro…*

Le public récupère toujours les films, peut-être dix ans plus tard. J'en ai fait un à mes débuts qui s'appelait "Mater amatissima". J'avais dix-sept ans, c'était le rôle d'une mère avec un enfant autiste. Un truc hypertragique, hyper dur à faire, je jouais le rôle d'une mère de trente ans alors que je n'avais pas d'enfant moi-même, et même très loin d'en avoir. La presse n'a rien écrit, rien, le public n'est pas venu. Seule la filmothèque française m'a demandé de venir le présenter. Mais dans les années 1980, tous les réalisateurs qui me proposaient un rôle encensaient mon travail dans ce film. Pourquoi ne pas me l'avoir dit quand je me lançais sans parachute ?

Les choses prennent du temps…

C'est comme une bouteille à la mer, oui. Tu la jettes et parfois, dix ans après, il se passe quelque chose. Avec Internet, je suis encore plus sûre que les films finiront par trouver leur public, tôt ou tard.

Vous avez la cinquantaine. Et une maturité épanouie ?

Oui, il n'y a plus tellement de questions, ce sont les réponses qui tombent.

Comme quoi ?

Par rapport à ce que l'on est. Je me dis que je peux arrêter de me prendre pour Marilyn, que je peux être moi-même.

Vous vous preniez pour Marilyn ?

Mais bien sûr… Jusqu'au moment d'avoir des enfants, je voulais être n'importe qui sauf moi ! C'est pour cela que je faisais autant de films, que j'étais autant de femmes. Et à force de multiplier les rôles, j'ai fini par être quelqu'un de pas trop creux. ■

Propos recueillis par OLIVIER MOUTON

SON RETOUR

Le cinéma

Vous revenez avec « Louves », un film tourné en partie en France, en partie en Macédoine.

C'est l'histoire d'une rencontre. Ils m'ont appelée pour me remettre un prix pour l'ensemble de ma carrière au festival de Bitola. Je suis restée là-bas une semaine. Six mois après, j'ai reçu un mail avec une proposition de scénario de Teona Mativovska, la réalisatrice. Je joue avec sa sœur Labina. C'est une famille d'artistes incroyables ! Le tournage s'est déroulé de façon très professionnelle. Le film a une facture époustouflante.

Vous jouez Helena, une mère dont la vie bascule le jour où son fils se suicide…

C'est probablement le rôle le plus difficile que j'ai jamais joué. Perdre un fils unique, assister à son suicide. Avant qu'il ne se jette, il vous dit que votre mari abuse de lui depuis l'âge de huit ans. Et tu n'as rien vu venir, tu ne peux rien faire. On pourrait aussi appeler ce film "la femme cassée". C'est une mater dolorosa… Dans un état d'implosion, elle n'arrive plus à trouver une seule raison de vivre sans son fils. Moi, je suis mère, je ne peux même pas imaginer que cela puisse t'arriver un jour. La première séquence, c'est le truc le plus incroyable que j'ai jamais lu. Il y a un peu d'abus sexuel, du suicide, de la pédophilie… On ne peut pas dire autant de trucs importantissimes en si peu de temps. Quand je l'ai lue, j'ai respiré, j'ai relu et j'ai appelé Teona pour dire qu'on le ferait, ce film. OL.M.

SA PAUSE

La chanson

Comment en êtes-vous arrivée à la chanson ?

Avec mes enfants, jusqu'à leurs huit ou neuf ans, j'avais une vie de nomade. Trois mois à Malte, deux mois en Islande… Je les emmenais partout avec moi. Après, je n'ai pas pu les sortir de l'école parce que je me faisais engueuler. Alors, c'est moi qui ai ralenti. Je ne faisais plus qu'un ou deux films par an. je me suis tournée vers autre chose.

Cela vous manquait ?

(Elle réfléchit) *Non, pas vraiment. Il y a un moment où cela s'avère nécessaire. Tu ne peux pas être absente pour tes enfants dans les moments importants, il faut être là. Alors, tu fais autre chose. J'ai commencé à me concentrer sur la musique, à faire des albums. C'était une forme d'hommage à l'amour, à ma jeunesse en Andalousie, à Paris. C'était le reflet de mes deux principales cultures. Ensemble, j'insiste en disant ensemble parce qu'aucune culture n'a pris le dessus sur l'autre, 25 ans de vie en France, 25 ans de vie en Espagne. Mais là, je suis repartie sur la route.*

Que font vos enfants aujourd'hui ?

Ils sont aux études, ils ont 22 et 20 ans, l'un est à Londres, l'autre à Paris. Maintenant, j'ai du temps pour moi, je peux retravailler autant que je veux. Je ne dois plus leur faire à manger, les conduire à l'école, il n'y a plus de raison que je sois à Paris plus qu'ailleurs. OL.M.

SON SUCCÈS

La télévision

Vous êtes donc toujours sur la route ?

Si, claro. *Même si là, pour le moment, je suis surtout à Paris pour tourner la suite de* Clem. *On fait la troisième saison. Ce n'était pas du tout prévu. Au départ, ce devait être un téléfilm pour TF1, un one shot, mais c'était génial, trop bien écrit. J'ai refusé un film en Argentine pour faire* Clem *et j'ai eu raison parce qu'il a fait dix millions de téléspectateurs. La chaîne en a voulu davantage. C'est une série qui chaque année devient une autre série. Moi, je pense que cette saison, les 8, 9 et 10, ce sont les meilleurs.*

Le premier, c'était un fameux sujet : une jeune fille de saison tombe enceinte mais il est trop tard et elle va de l'avant avec son bébé. Depuis, plusieurs thématiques se sont greffées dessus. J'obtiens la même qualité de rôle et d'interprétation qu'au cinéma sauf que l'on va beaucoup plus vite. On fait en quatre semaines ce que l'on fait au cinéma en huit.

Cela vous convient, ce rythme-là ?

Oui, moi, j'aime bien. Je m'emmerde maintenant au cinéma, cela dure trop longtemps.

Vous aimez vivre vite ?

Non, je n'aime pas vivre vite mais on vit incroyablement vite, on n'a pas le choix. Comme j'adore ce que je fais, je ne me plains pas. Et cela m'évite de faire une psychanalyse. OL.M.

je dirais même plus

Alain Berenboom
Ecrivain

Fatwa Awards

Une mauvaise vidéo sur You Tube à propos du prophète et c'est la castagne ? Depuis quand les gens manifestent-ils devant la médiocrité ? A-t-on vu des foules en colère lors de la sortie du nouveau disque de Céline Dion, du dernier film de Terence Malick, d'un roman de Michel Houellebecq ?

A-t-on cassé les vitres du 10 Downing Street lorsque, honte sur eux !, les producteurs de James Bond avaient osé remplacer le génial Sean Connery par le fade Roger Moore avant de confier le rôle de l'agent 007 à Daniel Craig, avec sa gueule de caricature de garde du corps de Vladimir Poutine ?

Normalement, c'est une œuvre de qualité, un coup de génie, qui suscite la haine et la violence des imbéciles. Pas la bêtise.

Profitant du désordre actuel dans le monde musulman et de la fureur anti-occidentale des barbus de tout poil, les dirigeants iraniens relancent la fatwa contre Salman Rushdie. Bravo ! Bien vu ! L'auteur des *Enfants de Minuit*, voilà le vrai danger ! Avec un écrivain de cette qualité, des citoyens décervelés peuvent en effet retrouver la vraie foi, celle de l'intelligence. Faire tomber le voile. C'est ce que l'iman Khomeiny, manifestement un excellent lecteur, avait compris en son temps. Et ses successeurs aujourd'hui, qui remettent le couvert. Oui, un livre peut changer le monde. Bien plus qu'un groupe de pauvres types en train de hurler et de lancer des cailloux. Plus même qu'un commando d'assassins. Ou une bombe islamique. Les dirigeants iraniens se gardent bien de lancer une fatwa contre Bashar el-Assad. A quoi bon ? Les discours du dictateur syrien n'ont jamais éveillé personne. Rushdie, si. Son propos est autrement pertinent, atomique, déstabilisateur.

En revanche, on ne comprend pas très bien pourquoi descendre dans la rue et faire une telle pub pour un vidéaste amateur dont le film est tellement calamiteux qu'il ne mérite même pas de figurer aux Razzie Awards. Qu'ils regardent le film avant de le lapider. Comment peut-on prendre au sérieux son réalisateur, le seul Egyptien de l'histoire qui a jamais tenté de se faire passer pour Israélien ?

Qu'on dénonce aussi le producteur de ce consternant navet, d'accord. Mais pourquoi le gouvernement américain ? Il faudrait peut-être expliquer aux foules de cinéphiles en colère qu'à la différence de la Communauté française de Belgique, le gouvernement américain ne finance pas son cinéma. Il n'a aucune responsabilité dans la fabrication de ce film ni dans sa diffusion. Pas plus qu'il n'est responsable de ses écrivains géniaux, comme John Updike qui écrivit il y a quelques années *Terroriste* (édition Le Seuil) où il expliquait par le menu comment se fabrique un terroriste. A lire avec ou sans barbe…

www.berenboom.com